

[Biographie essentielle d'Alain Touraine]

Une biographie ne saurait se réduire à un empilement de souvenirs, une succession de dates ou d'événements auxquels on prête, après coup, ce curieux pouvoir d'orienter la vie, comme si celle-ci n'appartenait pas à son auteur.

Toute vie est une œuvre, et celle d'Alain Touraine semble habitée par la volonté d'en être le producteur. Produire sa vie et non la consommer. Maîtriser et non subir. Donner du sens.

Ici se rejoignent la vie et l'œuvre scientifique, tout entière centrée sur le Sujet défini comme « la capacité à donner du sens à sa vie et à celle des autres¹ ».

C'est ce sens que nous aimerions ici reconstituer, puisque l'objectif de cette « biographie essentielle » est moins de décrire que d'éclairer.

I. UNE JEUNESSE PERDUE ?

« Je n'ai pas de mémoire », écrit Alain Touraine en introduction au chapitre d'*Un désir d'Histoire* consacré à son enfance. Pas de mémoire ne signifie pas « pas de souvenirs », cela signifie que son enfance lui échappe, qu'elle ne lui appartient pas, qu'il ne parvient pas à y trouver le socle d'une vie qui ne commence qu'après. Après ce « mur d'ombre

1. Entretien avec Edmond Blattchen, dans l'émission de la radio-télévision belge « Noms de dieux », le 4 mars 1993. Publié en 2002, sous le titre *Barbarie et progrès*, Alice éditions, Bruxelles.

et de feu » que furent « la guerre et l'écroulement de la société française¹. »

Alain Touraine est né en 1925, dans une famille qu'on qualifierait aujourd'hui de bourgeoise ou de privilégiée, mais qu'il considère comme appartenant à la classe moyenne, celle qui ne doit sa réussite qu'à ses efforts et à la promotion scolaire.

Bourgeoise, sa famille l'est pourtant, par ses valeurs vécues comme des contraintes et transmises comme un héritage. Le père, médecin, ne conçoit la réussite que par le travail, et plus précisément par la réussite aux grands concours. Le travail, professionnel, mais d'abord scolaire, occupe une place essentielle. Alain Touraine sera toute sa scolarité — et jusqu'à la fin de ses années universitaires, un élève studieux, de ceux que n'effraie pas la besogne, même lorsque l'intérêt de la chose étudiée n'apparaît pas clairement. En classe, le jeune Touraine s'ennuie. S'invente d'autres activités — toujours à caractère scolaire — pour passer le temps. Il s'ennuie mais réussit : il passe son deuxième bac à 15 ans², fait khâgne à Louis-le-Grand, intègre l'École normale supérieure (rue d'Ulm), à 20 ans.

Pourtant, lui-même ne se présente pas comme un élève brillant. Il se décrit même comme un « mauvais élève », en tout cas comme un élève inadapté du fait de son jeune âge. Il ne faut rien y voir de cette fausse modestie que se donnent parfois les prétentieux pour susciter l'admiration, plutôt le sentiment que ce parcours n'est que naturel, normal, c'est-à-dire conforme au devoir qui, dans ce milieu profondément conservateur, tient parfois lieu de volonté.

C'est que la jeunesse de Touraine est marquée par cette soumission au devoir, à un ordre qui pour ne pas être divin n'en a pas moins un caractère religieux, au sens où il s'impose aux individus et aux familles en dehors de toute morale personnelle. Une soumission d'autant plus facile à vivre, supportable, qu'il n'existe pas d'alternative. C'est ainsi. Le rôle de chacun est déterminé par la place occupée dans l'espace familial : mari ou épouse, père ou enfant, garçon ou fille. Séparation des sentiments autant que des activités :

1. *Un désir d'Histoire (DH)*, p. 11.

2. À cette époque, le baccalauréat se déroulait en deux temps.

« Le monde paternel était le monde de la responsabilité et de la création, alors que le monde maternel était celui de la tendresse et aussi des bonnes mœurs et coutumes, de l'intégration sociale et culturelle¹. » (DH, p. 14)

De cet univers d'ordre et de contraintes, Alain Touraine gardera sans doute une aversion profonde pour les systèmes qui réduisent ainsi les individus à en n'être que des rouages, et un goût prononcé pour la mise en question des situations qui ne sont jamais « acquises » mais souvent imposées et donc transformables.

Ainsi se déroule une enfance qu'on ne saurait qualifier de malheureuse, marquée par l'aisance matérielle, la quiétude familiale, l'amour maternel, la réussite scolaire... Et c'est peut-être précisément ce bonheur-là, affiché comme une évidence, assumé comme la preuve naturelle de la supériorité des valeurs qui en sont le socle et l'armature, qui provoquera plus tard le dégoût d'Alain Touraine pour ce monde qui n'a d'autre conscience de lui-même que cette autosatisfaction aveugle aux déchirements qui déjà le décomposent.

Surviennent en effet la guerre et la débâcle qui emportent tout d'un monde qui se croyait indépassable. Alain Touraine — il n'a pas 15 ans — ne le perçoit alors que confusément. Il ne vivra d'ailleurs les années d'occupation que comme une période de frustration, une adolescence marquée par « l'usure de la vie quotidienne », sans que l'on sache vraiment ce qui, de l'occupation et des privations qui en découlent, ou de l'intense mais morne activité scolaire du khâgneux, aura finalement eu raison de l'insouciance, de l'enthousiasme et de l'excès qui sont d'ordinaire la marque de cette période de la vie.

C'est donc plus tard, mû sans doute en premier lieu par la révolte propre à cet âge où se coupe le cordon qui relie à l'enfance, puis par une lucidité d'adulte construisant sa propre vie, qu'Alain Touraine portera sur cette période historique un regard à la fois sévère et distancié. Comme si cette période ne le concernait plus.

Et c'est ainsi que se nouent les fils des problématiques qui forgeront sa réflexion : celle des relations entre les hommes et leur histoire, celle de l'action et du sujet qui la porte.

1. De la mère d'Alain Touraine, on n'en saura pas beaucoup plus, sinon qu'elle fut aimante et attentive.

II. LETEMPS DES CHOIX

A. L'irruption de l'Histoire

La Libération est plus qu'une date. Elle marque l'explosion d'une période nouvelle dans laquelle est plongée toute une génération découvrant dans un même mouvement la vie, et l'Histoire.

Août 1944. Le jeune Touraine a 19 ans. Lui qui se décrit comme plus intellectuel que bagarreur participe à la libération de Paris en aidant à la construction de barricades. Pour la première fois semble-t-il, il assiste à la réalité de la guerre, la mort de deux soldats allemands. En tout cas, ce fait de guerre l'a suffisamment marqué pour que ce soit le seul dont il fasse état.

L'exaltation est telle qu'il envisage un temps d'interrompre ses études. Il n'en fait rien, et ce décalage en dit long sur ce qui le relie encore à ses enfances, comme il l'écrit joliment, au pluriel. Mais déjà s'imprime l'idée que l'Histoire se fait autant qu'elle se vit.

On ne sait pas si de cette époque naît sa vocation pour l'Histoire — sans doute pas, mais peu importe, la concomitance de l'événement et du choix d'études est suffisamment significative pour que lui-même revienne souvent, tant dans ses ouvrages que dans ses interviews, sur l'importance qu'elle revêt dans le développement de sa pensée.

La Libération marque ainsi le début d'un lent processus de maturation psychologique et intellectuelle, la formation de l'homme autant sans doute que celle du savant.

B. Un parcours initiatique

En 1945, donc, Alain Touraine intègre l'École normale supérieure, section histoire. Mais les études ne sont pas aussi enthousiasmantes qu'il l'espérait. Elles lui apparaissent comme étrangères au monde, déconnectées de la réalité qu'il aspire à vivre. La Libération l'a fait passer trop brutalement du monde quasi virtuel dans lequel l'avaient plongé ses longues années de khâgne à la réalité euphorisante de l'après guerre. Il compare cette sensation à celle d'un scaphandrier remontant trop vite à la surface et qui subit alors des troubles de la perception.

Deux ans plus tard, il décide alors de fuir ce milieu qui lui semble aussi clos que celui de son enfance. C'est à partir de là qu'il vivra les

deux expériences qui décideront, sans doute pour une large part, de ses choix futurs : un voyage d'étude en Hongrie, puis en Yougoslavie, et surtout quelques mois comme ouvrier dans les mines du nord de la France.

Le séjour en Hongrie n'est qu'un prétexte pour quitter quelque temps l'atmosphère pesante de la rue d'Ulm. Des travaux réalisés alors, il ne reste rien — ou pas grand-chose, et ce voyage ressemble davantage à cette sorte de rite de passage auquel se prêtent souvent les jeunes adultes en quête de l'autonomie et de la liberté dont leur enfance protégée les a (du moins en sont-ils convaincus) privés.

La période valenciennoise semble être d'une autre nature. Un choix plus assumé, une démarche plus volontaire, un engagement plus abouti en font les prémisses des œuvres à venir. Alain Touraine travaille, certes, mais il observe aussi, il se fait ethnologue du monde fascinant des mines et des hommes qui les peuplent, des rapports qui s'y nouent, de l'épopée industrielle et humaine dont elles sont, à cette époque cruciale du développement de l'économie et de la société française, l'emblématique creuset.

Même s'il en minimise lui-même la portée, cette année (été 1947-été 1948) est ainsi plus qu'une simple interruption. Elle est à la fois rupture — il y a un « avant » et un « après », et apprentissage. Alain Touraine y confronte ce qu'il a appris de ses études et de son milieu, avec la réalité, du moins celle dont il s'estime jusque-là tellement éloigné qu'elle lui est étrangère. Il s'y confronte avec lui-même, et sans presque le savoir, y découvre ce qui sera l'objet principal de son travail des dix années suivantes : le travail, la conscience ouvrière, l'industrie.

C. Le choix de la sociologie

C'est une de ces rencontres qu'on attribuerait facilement au hasard, au destin ou à la providence. Plus qu'une lecture, le livre de Georges Friedmann *Les problèmes humains du machinisme industriel* (1946) est une découverte, une réponse, un signe. Il y a quelque chose de mystique dans la façon dont Alain Touraine s'approprie ce livre, au-delà de l'exaltation propre à un âge (il a 22 ans) où l'on a facilement tendance à croire qu'on a, seul, découvert l'Amérique...

Religieuse aussi, sa conversion à la sociologie, dont il n'était jusque-là que sympathisant. De même que sa rencontre, inespérée sinon miraculeuse, avec Friedmann lui-même. Aujourd'hui encore, il ne peut en parler sans une certaine émotion, même si les chemins du disciple et du maître se sont depuis écartés.

Quoi qu'il en soit, la rencontre a lieu. Un simple courrier, dont on ne sait rien du contenu, mais dont on peut penser que Touraine a su y manifester son enthousiasme, a suffi. Naît alors entre les deux hommes un lien dont il ne faudrait pas exagérer le caractère filial, même si la façon dont l'aîné se fait protecteur du cadet y fait naturellement penser : Friedmann va en effet conseiller à Touraine de reprendre ses études, de revenir à Ulm afin d'y passer l'agrégation d'histoire, contre la promesse de le faire entrer au CNRS. C'est ainsi qu'en 1950, l'agrégation réussie, Alain Touraine intègre le Centre d'études sociologiques, dirigé par Friedmann et Gurvitch et présidé par Mme Halbwachs.

Mais l'influence de Friedmann n'est pas décisive que sur la carrière de Touraine. Elle s'exerce également sur l'élaboration de sa pensée, sur sa façon de concevoir le métier de sociologue, à égale distance des compilations statistiques et des constructions théoriques abstraites. Se dessine déjà une méthode d'investigation sociologique qui cherche à comprendre le sens des conduites sociales par l'analyse des situations concrètes.

En 1948 toutefois, on est encore loin de la méthode de l'intervention sociologique qui sera au cœur de la démarche de Touraine. Ce qui l'attire à la sociologie, à l'époque, c'est encore et toujours son désir de saisir l'Histoire, la sienne autant que celle de son temps. L'industrie — matérialisée pour lui par la sidérurgie — lui semble en être, plus que le symbole, la manifestation la plus forte :

« Pour moi, jeune bourgeois hyperscolarisé, la Libération et l'époque 1945-1947 (les communistes au gouvernement) avaient tout bouleversé. Mais l'irruption dans mon expérience vécue de la classe ouvrière comme réalité et comme force fut plus concrètement importante. Si on m'avait demandé de dessiner la société, j'aurais mis en son centre une usine ou une mine. » (DH, p. 45)

Ainsi se rejoignent, par la sociologie, la grande Histoire et l'expérience individuelle. Ainsi se mêlent deux aventures, celle de la recons-

truction d'un pays, et celle d'une vie dont on ne sait encore pas grand-chose, sinon qu'elle porte les contradictions d'une génération.

III. UN HOMME EN SON TEMPS

A. Premiers travaux

La première période de la vie professionnelle d'Alain Touraine est celle de l'affirmation progressive de l'autonomie et de l'originalité de sa pensée. Comme toujours chez Touraine, sphère privée et activité professionnelle se mêlent et s'influencent mutuellement, et l'on ne saurait distinguer de façon trop abrupte ces deux faces d'une même vie sans risquer d'en perdre le sens. Trois étapes marquent toutefois cette première période.

Sur le plan strictement professionnel, Touraine poursuit tout d'abord son apprentissage du métier de sociologue en même temps que son étude sur Renault. La petite histoire veut qu'il soit entré dans l'entreprise sans autorisation, grâce à Friedmann et à la complicité d'un ami sur place qui lui fournit un laissez-passer. Plus largement, Touraine s'intéresse à la sociologie industrielle, sa préoccupation de toujours. Ces travaux déboucheront sur plusieurs ouvrages, dont son premier livre *L'évolution du travail ouvrier aux usines Renault*¹ et surtout *La conscience ouvrière* qui paraîtra en 1966. En 1958, il quitte le CNRS pour les Hautes Études où il devient directeur d'étude dès 1960, et fonde en 1959 la revue *Sociologie du travail* avec Michel Crozier, Jean-Daniel Raynaud et Jean-René Tréanton.

Sur un plan théorique, c'est à l'université de Harvard qu'il étudie véritablement la sociologie, en 1952, grâce à une bourse de la fondation Rockefeller. Il le fait auprès de Talcott Parsons, le maître de la sociologie dominant l'époque : le fonctionnalisme. Cette expérience américaine est déterminante à plus d'un titre. Il y a bien sûr l'ambiance politique (dominée par le maccarthysme et la guerre froide) pour laquelle Touraine ne cache pas son antipathie. Il y a aussi la culture américaine, riche de contrastes et de paradoxes qui empêchent d'en faire une lecture sans nuance. Il y a enfin et surtout l'idée que la société

1. CNRS, 1965.

américaine — du moins son élite universitaire — se fait d'elle-même, et qui suscitera ce jugement sévère :

« ... un monde intellectuel très raffiné, mais manquant à mes yeux de courage, et qui n'osait plus regarder la société en face, se contentant de la recouvrir des fausses splendeurs de théories rassurantes. » (DH, p. 66)

Touraine voit dans le fonctionnalisme l'expression la plus crue de ces théories rassurantes. On dira plus loin ce que l'actionnalisme doit à la critique du fonctionnalisme parsonnien. Mais déjà mûrit dans l'esprit de Touraine ce rejet d'une sociologie de l'ordre incapable de saisir la réalité sociale autrement qu'à travers un filtre interdisant la critique et l'action.

Mais l'événement sans doute le plus significatif de cette période, ce qui déterminera la vie personnelle de Touraine et exercera une influence décisive sur son œuvre, est son séjour au Chili, en 1956. C'est à la demande de l'université du Chili que Friedmann envoie Touraine à Santiago pour y créer un Centre de recherches sociologiques. Il y découvre plus qu'un continent, et son attachement pour l'Amérique latine va bien au-delà du seul intérêt scientifique. Il en fera certes un terrain de recherche scientifique privilégié, trouvant dans ces sociétés en pleine évolution un des matériaux essentiels de la construction de ses théories. Mais l'Amérique latine sera aussi son refuge quand l'atmosphère universitaire et politique française lui sera insupportable. C'est surtout là-bas qu'il rencontre Adriana Arénas qu'il épousera dès 1956, et qui lui donnera deux enfants, Marisol et Philippe. Dire l'importance que revêt l'ancrage familial dans la vie plutôt mouvementée (du moins professionnellement et intellectuellement) d'un homme comme Alain Touraine relève sans doute de la banalité. Il écrira que sans cette famille, il aurait été un autre — ce que chacun pourrait écrire. Mais l'influence d'Adriana sur l'œuvre de Touraine va au-delà. Il fait avec elle l'expérience de l'altérité. Il découvre en elle la réalité de ce sur quoi il consacre une bonne part de sa réflexion théorique : le Sujet, dans sa relation à l'autre, et pour tout dire, dans son humanité.

C'est grâce à elle, semble-t-il, qu'il rompt les amarres et donne à sa vie et à son œuvre l'orientation qui en fait à la fois la cohérence et l'originalité.